

PRISONNIERS DE L'INFORMEL

Simon Ngaka

Prisonniers de l'informel

Saimondy

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle ».

Copyright © 2020 Simon Ngaka

Simon Ngaka BP : 4310 Boulevard de la Réunification
Deido Douala Cameroun

Code ISBN : 9798684999666

Marque éditoriale : Independently published

Dépôt légal : Septembre 2020

Infographie : Saimondy

À toute la grande famille de Ruth et Gustave JENGUÉ NGALLÈ,
et à Katarzyna MATULKA de la Pologne, qui a rendu beaucoup de choses
possibles dans ma vie.

1.

Il pleuvait des cordes sur les tôles ondulées des comptoirs. Le vent sifflait et projetait de part et d'autre de la voie qui traverse le marché, tomates, piments, pommes de terre, légumes de toutes sortes et tout ce qui avait été négligé par les *Bayam-sellam*, des revendeuses dont les pluies diluviennes et le soleil lancinant sont de pires ennemis. Sur des cintres des fripiers, dansaient des chemises dont les contorsions rappellent des ombres chinoises lors d'une séance de yoga. Plus d'une fois, Muna avait pensé tout remettre dans le sac et boucler sa journée, avant même de l'avoir commencée, mais il va plutôt choisir réduire les vêtements exposés sur les cintres, comme il voyait faire les anciens. Alors que tous les commerçants priaient pour que la pluie cesse, le ciel, quant à lui, signalait plutôt une autre journée morne en cette fin du pluvieux mois d'août au Cameroun. Les personnes venues très tôt s'approvisionner, surprises par les averses, avaient pris d'assaut les comptoirs d'où l'on entendait piaffer les commerçants qui n'étaient plus du tout accueillants, avec un moral laminé par une nouvelle journée qui s'en allait au vent.

La pluie redoubla d'intensité autour de neuf heures du matin, au mépris de l'œil du jeune homme qui scrutait le ciel à la quête d'un soupçon d'accalmie. La puissance du vent semblait augmenter à chaque rafale. Des filets d'eau s'échappant des lattes pourries sous des tôles rouillées et percées, vont le contraindre par la suite à emballer plus de la moitié de sa marchandise, pour ne pas subir de perte. Après avoir emballé ses murs de coton et de polyester, il se mit à marquer des pas surplace et à frotter ses mains l'une contre l'autre, pour se réchauffer. Le chant de la pluie sur les tôles ondulées l'invitait à somnoler, malgré la mauvaise posture.

Après avoir supplié en vain le ciel de les laisser pointer leur pain quotidien, sans manquer de maudire dame pluie dans plus d'une langue du pays, les plus réticents à emballer finirent par se plier au diktat du vent. Lorsqu'il pleuvait au marché Ewoué de Mvog-ada, la boue décourageait d'y faire ses achats. Il ressemblait alors à un petit coin perdu où la majorité des activités commerciales s'est arrêtée, jusqu'au prochain brin de soleil.

Assis sur une latte horizontale de son comptoir, comme une poule perchée sur le toit d'une cuisine du village, le regard errant de Muna s'arrêta sur un tas d'habitations en immersion dans des eaux sales de *Fanta-Citron*, un quartier à l'Ouest du carrefour Cornier, traversé par l'Ewoué, un cours d'eau qui sait sortir de son lit à la moindre pluie, pour le malheur des riverains. Lorsque cet affluent du Mfoundi sort de son lit, le grand cours d'eau qui traverse la ville de Yaoundé de long en large pour se jeter à son tour dans le Nyong, les habitants de ce quartier sont obligés de hisser chaises et matelas sur des hauteurs, en s'accrochant eux-mêmes et leurs enfants quelque part, pour ne pas être emportés par les eaux à hauteur d'homme. Les moins chanceux boivent des tasses de cette eau sale et nauséabonde. Il se raconte même qu'à une époque encore récente, il ne se passait pas une année sans qu'on ne signalât la disparition d'enfants, emportés par les eaux de la grande saison des pluies. Les enfants de familles abandonnées à la précarité des quartiers difficiles. Heureusement que la providence leur a envoyé « l'homme en blanc ». Un monsieur d'une cinquantaine d'années qui s'habille toujours en blanc de la tête aux pieds, et qui se bat chaque jour à rendre vivable le quartier Fanta-Citron de Mvog-ada, soucieux, peut-être, de cacher la misère, l'exclusion et l'oubli sous un peu de propreté.

Le regard plongé dans les eaux qui ruissellent en dessous des comptoirs d'en face, Muna réalisait que la pluie donne le même spectacle de désolation dans tous les quartiers pauvres et mal tracés. Il pensait à son quartier Bawedi, à Douala, la ville aux pluies qui n'en finissent pas, avec des effets désastreux contre les populations de Bessenguè, de New-Bell ou de New-Deido. Le spectacle était presque le même. C'était facile, avec le chant berçant de la pluie, de plonger dans ses souvenirs, de repenser à la vie qu'il venait à peine de quitter.

Il y a une semaine encore, il se morfondait à New-Deido, une banlieue traversée par le Boulevard de la Réunification. Il y avait réussi à survivre plus d'un an, grâce aux cours de répétition en philosophie, en histoire et en français, et ceux de musique et de guitare qu'il dispensait aux jeunes de son quartier. Mais aussi grâce à quelques pièces d'argent que son papa lui donnait après avoir touché sa pension retraite tous les trois mois. Pas grand-chose. Pour se changer les idées, il avait sa guitare qui ne le quittait presque jamais. De jour comme de nuit, elle a chanté avec lui ses compositions teintées de beaucoup plus de spleen dans l'âme que de la joie au cœur.

Il se rappelle la veille de son départ pour Yaoundé. Tout était vite arrivé dans l'après-midi, alors qu'il composait une musique de Makossa, le rythme camerounais qui fait danser toute l'Afrique. Il avait pris une pause pour calmer la faim qui lui tordait les entrailles. Il avait mouillé le tapioca pour le rendre tendre et le faire gonfler, en faisant déborder le bol sans toutefois vider la bouteille dont le précieux contenu coûte 25 Francs CFA chez le malin voisin qui avait trouvé l'astuce d'offrir, sans trop de peine, le petit-déjeuner à ses mioches, en investissant ses ultimes économies dans l'achat d'un frigo de seconde main. Le malin voisin avait pour partenaires la chaleur qui dépassait des fois les 42°C et la rareté de l'eau potable dans ce quartier où l'on comptait facilement, dans la décennie quatre-vingt-dix, un frigo pour presque vingt foyers et une borne fontaine pour pas moins de deux mille âmes. Fallait y penser tout simplement.

Dans ce quartier de la ville de Douala, misérablement noyé dans les eaux nauséabondes du Ntondè, et dont les maisons perdent leurs tôles à chaque orage, où les cases se disputent la première place de la dégradation la plus avancée, à Bawedi, le quartier de ses parents, où il était retourné vivre après avoir été poussé par la force des choses à abandonner l'Université, Muna se souvenait s'être battu ainsi plus d'une année durant contre l'adversité de la vie et la misère au quotidien. Il avait perdu beaucoup en kilos et même en santé, par rapport à ses deux premières années universitaires passées à Akwa, chez sa grande cousine qu'il appelait Tata Charlotte, où il semblait avoir bonne mine, malgré un moral très bas. De sa propre volonté épuisée par trop de pression au niveau social, scolaire et familial à la fois, il était retourné vivre auprès de son pauvre vieux père chez qui, trois à quatre fois par semaine, il se contentait du tapioca pour survivre : la nourriture des démunis, le sable, comme l'appellent les étudiants qui en ont fait le plat de survie dans les campus, lorsque le ravitaillement des parents tardait à compléter l'action du restaurant universitaire.

Debout sur son comptoir de friperie, Muna se souvenait que c'est au moment où il allait mettre le bol vide dans une petite bassine à moitié remplie d'eau qu'il a entendu des pas sur son dos. C'était son neveu Bachou, un grand garçon qui l'appelle Tonton Muna. Chaque fois que l'un

de ses neveux se pointait ainsi, il le savait porteur d'une nouvelle ou d'une recommandation de sa grande sœur de Yaoundé.

— Elle te propose de monter.

Le ton de son neveu était très enthousiaste.

— Elle dit avoir entendu, je ne sais pas par qui, que tu passes le temps à vagabonder dans le quartier, à ne rien faire d'autre que grincer à la guitare et transformer la maison en école de musique. Elle dit avoir appris que tu es devenu quelqu'un d'autre, physiquement quoi ... mais à te voir, je peux penser qu'elle a un peu exagéré. En fait, tu sais comment elle est. Elle exagère toujours un peu. Elle a tout simplement peur que tu ne ressembles à ces jeunes du quartier qui passent le temps à faire des problèmes un peu partout par désœuvrement.

Muna savait que l'inquiétude de sa grande sœur était quelque peu fondée sur son apparence physique. Ses vêtements étaient devenus vieux et usés. Il traînait au quotidien avec une paire de *sans-confiances* aux pieds, une sorte de pair de sandales en plastique répandues dans toute l'Afrique. Il avait été « baptisé » une fois arrivé dans la jungle de Bawedi. On lui avait presque tout volé : chaussures, vêtements, sacs. Il ne lui était resté que les seuls habits qu'il avait sur lui. Pas grand-chose : un vieux bermuda, un jeans délavé taché par endroits et un t-shirt froissé. Diminué matériellement et physiquement, il l'était devenu psychologiquement au fil des jours. Pour se donner un peu d'espoir, il avait même fréquenté une église baptiste, l'une de celle dites réveillées, du côté de Bonéwonda, à Akwa-Nord. Grâce à la parole de Dieu, il avait eu le sentiment de se retrouver un tant soit peu. Il s'y était senti aimé, mais surtout protégé contre la dureté de la vie que la parole divine amoindrissait, en produisant un espoir qui devenait une espérance, à travers la voix du pasteur qui lui a martelé plusieurs fois par semaine : « *Le Seigneur t'aime tel que tu es. Il a un plan pour toi ...* ». Qui, à sa place, ne se serait pas senti mieux face à cette bonne nouvelle annoncée au moment de sa traversée du désert ? Lorsque tous les soucis de la vie, surtout l'inquiétude humaine sur terre, deviennent des vanités ; lorsqu'on est rappelé ne pas vivre seulement de pain, mais de toute parole sortie tout droit de la bouche même du Créateur ?

Il se rappelle avoir sur le champ repris quelques forces lorsque le neveu lui a soufflé avoir un bon paquet de billets de banque à lui remettre.